

L'honorable sir JAMES LOUGHEED: Je sais trop bien comment mon honorable ami est capable de prendre rapidement connaissance de documents volumineux. Je suis très certain qu'il pourrait en une heure ou deux se familiariser pleinement avec la teneur du Traité.

Je serais peiné de fatiguer la Chambre en donnant une explication très étendue de ce document; il me sera toutefois nécessaire de faire quelques observations rapides sur quelques-uns des articles du Traité, surtout ceux qui nous intéressent le plus.

Il ne sera pas de ma part intempestif de dire, au début de mes remarques, que ce Traité est peut-être le plus important qui ait encore été fait par un groupe de nations. Il traite d'affaires débordantes de gravité non seulement pour l'humanité d'aujourd'hui, mais pour les générations à venir, et il en est plus rempli encore que tout autre document qui se soit jamais écrit. En raison de cette gravité, la responsabilité qui en découle pour nous nous impose l'obligation d'une étude minutieuse de la question.

Inutile de dire que le Traité accuse la fin heureuse de la guerre. Nous pouvons facilement nous rappeler quelles appréhensions nous ont frappés lorsque nous sommes entrés dans l'immense lutte commencée en août 1914; quelle anxiété non seulement le Canada, mais l'empire auquel nous appartenons, et même, à vrai dire, presque tout le monde civilisé, ont éprouvée devant les perspectives terrifiantes qui semblaient surgir du conflit naissant. Il m'est inutile de tenter l'esquisse des développements successifs de cette lutte, ou d'en parler longuement. Qu'il suffise de dire que pendant quatre longues années, il y a eu corps-à-corps entre les alliés et l'ennemi. Il sembla un moment que les forces amenées par les Alliés sur les champs de bataille de France et des Flandres ne suffiraient pas à retenir victorieusement les agresseurs. Lorsque nous songeons à ce qui aurait pu se produire si les Alliés eussent été vaincus dans cette guerre inconcevable, la pensée humaine est atterrée par le tableau d'une victoire allemande dans les circonstances épouvantables qui accompagnèrent cette lutte. Lorsque nous pensons aux conséquences réelles de la guerre, malgré la splendide victoire des Alliés; quand nous voyons la convulsion de toute l'Europe et de tout l'univers civilisé en raison de la bataille commencée et maintenue par l'Allemagne, nous ne pouvons pas imaginer ce qu'aurait entraîné notre défaite. Et cependant, honorables messieurs, il fut un temps où nos

L'hon. M. POPE.

poitrines haletèrent dans la crainte d'un revers formidable. Inutile de dire que si l'Allemagne avait triomphé, l'autocratie eût été victorieuse, l'indépendance eût été balayée, la liberté foulée aux pieds, et les Alliés, y compris notre Canada, eussent été écrasés sous le talon de la botte prussienne, et pendant des générations, peut-être. Mais le destin nous a été propice, et malgré les appréhensions avec lesquelles nous envisagions la guerre, il y a un an, les Alliés se sont heureusement trouvés en posture de dicter la paix, une paix qui se trouve dans le texte du Traité que nous étudions aujourd'hui.

Je sais fort bien qu'il n'y a pas eu d'unanimité absolue sur la teneur du Traité. On ne pouvait s'attendre que dans un document de ce volume, signé par trente-deux nations, incorporant tant d'opinions diverses, impliquant des intérêts rivaux poussés aussi loin qu'ils pouvaient aller dans la considération et la préparation du Traité, on ne pouvait pas prévoir, dis-je, que l'unanimité pût nécessairement être rencontrée. Après tout, c'est un compromis sur les opinions et les vues de tous les signataires. Cependant, je me risque à dire que personne, en lisant le Traité au point de vue critique, et allant jusqu'à l'analyse finale du jugement rendu, ne peut prétendre qu'il manque de donner effet aux principes fondamentaux qu'on a recherchés. On peut dire—et j'imagine qu'on a dû s'y attendre à certain moment—que si l'Allemagne perdait la guerre aux conditions ordinairement imposées aux vaincus, elle serait obligée d'en payer les frais onéreux. Mais en considérant la nature écrasante de la lutte, en songeant que tout l'édifice de la civilisation fût virtuellement ébranlé comme un château de cartes, et que la dévastation et la destruction passèrent, non seulement sur l'Europe, mais sur tous les continents où la civilisation s'était implantée, nous pouvons incessamment comprendre qu'une fois l'Allemagne désemparée, comme nous sommes heureux de dire qu'elle l'était à la fin de la guerre, il lui aurait été impossible, malgré son adresse et ses facilités récupératrices, d'affronter les frais énormes entraînés par la poursuite de la guerre. J'ai remarqué, l'autre jour, que le premier ministre d'Angleterre avait déclaré que la guerre avait coûté aux nations qui s'y étaient engagées, au moins trente milliards de livres sterling. Pour la conduite de la campagne, la Grande-Bretagne seule avait dû prélever par emprunts et par ses revenus, neuf milliards et demi de livres sterling. Son armée comprenait 7,700,000 hommes. Il y eut plus de \$3,-